

Dormez la tête au nord

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 15

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225776>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Mon nid est fait, dit Marienne, bien seule,
J'y resterai, ce printemps, pour chanter.
Jamais, jamais, laisserai mon aïeule,
L'aime bien tant que ne la puis quitter.

Mon nid est bien douillet,
De rien n'y vais manquer.
Sifflez ! les oiseaux !
Ne puis m'en soucier.

Pour adaptation :

Marc à Louis.

La paix chez soi. — Monsieur (il conduit l'auto et demande d'un ton impatient). — Eh bien ? Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?... Tu sais bien que je n'aime pas être harcelé quand je suis au volant. Madame (d'une voix suave). — Oui, mon ami. Ne crois pas que je veuille t'imposer mon opinion. Tu t'y connais mieux que moi. Mais ne trouves-tu pas que ce poteau télégraphique s'avance vers nous bien rapidement ?

ARITHMETIQUE

L y a un vieux souvenir que je n'ai jamais conté à personne : il est vraiment trop intime et trop doux, — trop puéril aussi, je le sais, je le sens. Mais les choses puériles ne sont-elles pas les meilleures ? C'est en elles que nous demeurons tout entiers ; et, lorsque est venue la vie bruyante, banale, quand nos douleurs se sont racornées comme nos joies, quand la fièvre du travail ou du plaisir nous a brûlés, c'est encore au fond de nos souvenirs d'enfance que nous trouvons un peu de fraîcheur, comme on boit deux gouttes d'eau claire au fond d'un creux de roche où la source ne coule plus.

Oui, je me rappelle qu'autrefois, à trois époques de ma vie, — et chacune touchait l'autre, — j'ai eu trois moyens différents de compter minutes et heures. Un homme d'esprit trouverait là matière à mots charmants, à comparaisons brillantes ; je n'ai pas d'esprit et n'en aurai probablement jamais : je vais écrire la chose bien simplement, avec le cœur au bout des doigts.

Tout petit, c'était avec des cerises que je comptais les minutes de marche. L'école était à huit cerises, l'épicerie à quatre, la rivière à huit cerises, — et ainsi de suite. J'aurais pu calculer, sur cette table fantaisiste, les plus effroyables distances... Ainsi tenez ! de la maison à Tombouctou, j'aurais mangé près de cinq milliards de cerises ! C'est ce qui m'explique, après tant d'années, pourquoi, malgré mes goûts aventureux, ma famille s'opposait toujours aux grands voyages... Il aurait fallu trop de cerises !

Plus tard, à quatorze ans, la table arithmétique changea : je me souciais bien des cerises, à présent ! J'étais un homme, puisque je faisais des vers, rimant plus ou moins de trois lettres, et ayant chacun douze pieds en moyenne. J'écrivais des feuilletons littéraires pour un journal qui comptait onze abonnés et trois lecteurs supplémentaires, dont moi. Je subissais déjà, avec une résignation orgueilleuse, l'adorable « supplique de l'album ». Mais ce qui me rendait plus fier encore, c'est que je fumais la cigarette.

Je la fumais en enragé, en triomphateur, en esclave affranchi. Quelle ivresse d'aller sur les promenades, en plein soleil, les jours de foire, quand mon père pouvait me surprendre, et me ramener à la maison par les oreilles ! Il y avait, dans ma jouissance, ce sentiment du danger affronté, qui est si adorablement capiteux. Chaque hardiesse me faisait monter dans ma propre estime ; la belle escalade, — et que ne peut-elle durer toujours !

Toujours est-il que les cigarettes remplaçaient les cerises. Le lycée était à trois cigarettes, le champ de foire à une cigarette, les boulevards à une demi-cigarette. Calcul compliqué, calcul à fractions !

Ce sont les cigarettes qui m'ont donné mes premières et mes seules notions d'arithmétique.

Ah ! que le calcul devint plus doux, trois ans plus tard, quand j'eus un commencement de moustache et un soupçon de fatuité ! J'avais une petite fée qui ne m'aimait peut-être pas,

mais qui savait si bien me dire : « Je t'aime !... »

Que faut-il pour être content ? De la lumière, de la tiédeur, le beau soleil dans le ciel bleu. — C'était par un clair printemps, bleu, ensoleillé, lumineux et tiède.

Parfois, les dimanches, nous nous donnions rendez-vous à l'angle de deux routes, tout près de la ville, à côté de la rivière. Que de fois j'étais venu là, jadis, la cerise à la bouche, ou bien la cigarette aux lèvres ! C'était un endroit tout blond, un de ces paysages qui vous enveloppent, vous réchauffent et vous câlinent le cœur. Les coteaux dévalaient, par une pente facile et molle, jusqu'à l'eau murmurante. Ils étaient couverts de jardins, de pommiers, de pêcheurs, de cerisiers en fleurs. Plus loin, l'horizon tremblait dans une chaude buée. Il devenait vague, comme nébuleux, — nébuleux de soleil. Au bas, la rivière coulait, tantôt transparente et bleue, tantôt plus glauque, toujours bruyante. Le chemin courait, pour se mettre à ramper, à tourner, à flâner plus loin, sur le flanc d'un coteau, comme un ruban de mousseline pris entre des velours. A côté du carrefour où nous nous donnions rendez-vous, il y avait un hôpital, — mais cette tristesse disparaissait au milieu de la grande joie des choses... Les choses n'ont jamais été si gaies depuis !

Et c'est là que nous nous rencontrâmes. Elle arrivait par le chemin de traverse, un peu effrayée, tremblant d'être vue. J'étais trop sot et trop ému pour parler. Elle prenait les devants, elle gazouillait comme une fauvette, elle était frôleuse comme une caille, vive comme un moineau pillard : je l'adorais ; Nous allions, le long de la route étroite et presque déserte, entre les taillis... Nous traversons le petit pont. Quelques pas encore, et nous entrons dans le bois.

C'est alors que commençait la fête ! Nous avions beau faire, nous jurer la plus grave des sagesse, le premier baiser venait toujours au premier tournant.

Elle me disait : « Plus qu'un, — là-bas, derrière cette grosse pierre... » La grosse pierre n'était pas atteinte, que déjà quatre baisers nouveaux avaient effacé le premier.

Nous voulions nous faire une raison. « Un encore, je te permets, — mais seulement quand nous serons à cet arbre mort. » Va-t'en voir s'ils viennent ! L'arbre mort surprenait le quatorzième baiser, — et les baisers se suivaient, s'appelaient, se répondaient, devenaient toujours plus longs et meilleurs, jusqu'au moment cruel où la lièze du bois nous inondait d'une clarté brusque. Alors nous nous séparâmes... On se sépare toujours, dans la vie.

C'est égal, — il était bien court, ce morceau de route, ce coin de chemin dans le bois ! Il fallait cinq minutes pour le faire, fût-ce en s'arrêtant devant chaque brin d'herbe. Le même rayon de soleil, entrant par un côté du fourré d'arbres, pouvait presque ressortir par l'autre. Quand j'étais tout petit, l'onée du bois n'était qu'à cinq cerises de la clairière ; plus tard elle ne fut plus qu'à une cigarette : — eh bien ! nous trouvions le temps de nous donner, pendant ces soixante pas, le long de cette forêt en miniature, plus de cent cinquante baisers !

Ch. Fuster.

La Patrie Suisse. — Dans le numéro du 14 avril de « La Patrie Suisse » on trouvera un bel article fort bien illustré sur les Corot du Musée de Genève, une intéressante étude sur les cannes ; les nouvelles. Parmi les actualités : le match de boxe Al Brown-Dubois ; l'ouverture de la Foire de Bâle ; la commémoration de la bataille de Naefels. Les lectrices s'intéresseront certainement aux « Intérêts féminins », patrons, filets, tricots, etc.

Fraternité. — Deux gamins se battent furieusement dans la rue. Coups de pieds, coups de poing sont échangés sans les compter.

Une bonne dame, scandalisée, intervient :

— Voulez-vous bien cesser ces manières ! Est-ce qu'on ne vous apprend pas à l'école, que l'on doit s'aimer, même si c'est votre ennemi ?

L'un des deux « costaud » répond :

— C'est pas mon ennemi, madame, c'est mon frangin !

LA GUERRE DES FROMAGES

(Extrait d'un journal humoristique français).

A Lausanne, les délégués de la production fromagère de France et de Suisse se rencontrent afin d'apaiser le conflit qui les divise.

*Les fils de la Suisse laitière,
Ces fromages, trop turbulents,
Ont envahi notre frontière
Tant ils se sont montrés coulants.*

*En notre France hospitalière
Prenant ses quartiers peu ou prou,
Le plus gênant est le Gruyère
Qui chez nous veut faire son trou.*

*Le Roquefort, lui, se calfeutre
Dans un optimisme béat,
Le Hollande demeure neutre
Et le Cantal reste auvergnat.*

*Quand l'un chante, quand l'autre pleure
Le Pont-L'Evêque, avec onction,
Mais fier de voir venir... son Eure
Leur donne sa bénédiction.*

*Et le Brie, en cette aventure
Ne sait plus quel sort est le sien,
Car le Brie étant... de clôture
C'est du Brie, encore, pour rien.*

*Mais en cette affaire importante
Nos fromages, c'est entendu,
Trouveront un chemin... d'entente:
Un Bien Fait n'est jamais perdu.*

*Qu'on puisse d'un air noble et ferme
Imiter du roi Dagobert,
Conclure l'accord par ce terme :
« Tout va bien ! » Signé: Camembert.*

DORMEZ LA TÊTE AU NORD

EST du Japon que nous vient ce conseil. On sait que les anciennes traditions orientales forment un ensemble de préceptes réglant la vie des hommes jusqu'en leurs moindres détails. Voici l'un de ces commandements fixant la position du lit dans la chambre. « Le matelas doit être installé parallèlement à l'axe de la pièce d'habitation, tête des habitants du côté Nord. Si l'on agit autrement, on offense les génies, et, pour se venger ils vous jettent le mauvais œil. »

Il faut naturellement interpréter scientifiquement les expressions poétiques que les Japonais ont mises dans ce commandement.

Et le Docteur Regnault, de Toulon, s'est attaché à l'étude du sommeil et ses conclusions rejoignent entièrement celles de la vieille tradition japonaise.

« Dormez la tête au Nord », dit-il. Et les raisons qu'il invoque ne sont pas tellement différentes de celles des vieux poètes nippons.

On sait l'influence que le Nord (pôle magnétique) exerce sur beaucoup de phénomènes. C'est ainsi que l'aiguille aimantée de la boussole se tourne toujours obstinément vers cette direction. C'est que du Nord nous viennent des répercussions électro-magnétiques qui, sans que nous nous en doutions, exercent sur notre organisme une influence sensible.

Or, quand nous sommes couchés et que nous avons la tête au nord, notre résistance à ces influences extérieures se trouve à son maximum. Et nous nous endormons très facilement.

Une explication du sommeil donnera peut-être plus de clarté à cette assertion.

Il y a dans l'air, toujours d'après le Dr Regnault, une différence de potentiel de un volt par centimètre d'élévation au-dessus du sol. Donc chez un homme qui mesure 1 m. 70 de hauteur, il se produit une différence de potentiel de 170 volts entre ses pieds et sa tête, lorsqu'il est debout. C'est cette inégalité de potentiel qui maintient l'activité du sujet et l'équi-

libre de sa nutrition. Quand l'homme est couché, cette différence disparaît, puis tout son corps se trouve au même niveau. Alors la machine fonctionne au ralenti et le sommeil tombe sur les paupières qui se ferment.

Quand la tête est tournée vers le nord, l'homme se trouve dans la position de l'aiguille aimantée d'une boussole quand celle-ci, après avoir oscillé follement, s'est fixée vers le pôle magnétique. L'attraction électro-magnétique n'exerce plus, dès lors, sur le corps humain qu'une influence constante qui n'a plus tendance à faire modifier sa position. Aucun trouble donc, aucune oscillation. C'est le calme complet. C'est le sommeil parfait.

Vous voyez donc que, même pour dormir, il ne faut jamais perdre le nord.



LA CHANSON DE MADELINE

14

(Suite).

— Tu arranges tout cela, ma petite !... Enfin !... Ah ! tu oublies que ta tante ne souffrira jamais de piano chez elle. Ça lui donne sur les nerfs.

Métamorphose ! Ce n'est plus la même Madeline qui parlait, qui l'enveloppait maintenant de son regard, de sa voix chaude. Elle lui prit les mains :

— Mon cher tuteur... vous êtes si bon !... Il y a dans la « belle chambre » un vide entre les deux fenêtres...

— Ah ! sirène, tu as mitonné toute ton affaire sans en avoir l'air !... Mais enfin, si tout cela n'était qu'un feu de paille ?... Il n'y a pas de petite demoiselle qui ne tape sur son piano. Quand on n'a pas un talent...

— J'ai du talent !

— C'est sans réplique ! fit mon père, en riant. Eh ! bien, mademoiselle, est-ce votre talent qui vous fera trouver les écus ?

A ces mots, je bondis vers l'armoire :

— Moi, papa !... Moi, moi, Madeline !...

Sans prendre garde à tous ces regards sévères qui, dès le début, tenaient en respect ma turbulence, je fis crouler les piles de draps, jetai sur le sol paires de bas, casques à mèche, bonnets de nuit. Aux cris d'indignation de ma mère, qui joignit les mains devant l'armoire éventrée, sur ce tas de linge frais et tout parfumé de lavande que je foulais aux pieds, on me vit élever vers le ciel, d'un geste mystique d'officiant, ma lourde poire. Et, d'une voix émue :

— C'est là !...

L'orgueil de jouer mon rôle, de premier plan, un reste de ressentiment, le plaisir raffiné de la vengeance généreuse, la joie de ma réhabilitation éclatante et totale aux yeux de Madeline, tout m'étrangla la voix :

— Oui, c'est là !...

— Eh ! bien ?

Je fis sonner la tirelire :

— Pour le piano... C'est là !... là... Tout !...

— Quoi ! dit mon père avec effarement, tu aurais caché une somme ?...

On cassa la tirelire. Il y en avait pour treize francs cinq centimes. Plus trois pièces fausses. Elles venaient de Pleaux !

— Les deux francs de la foire, vois-tu ? Les deux francs de la foire !... criais-je à tue-tête.

Et, avec un dernier hoquet de rancune, je mis sous le nez, je fis miroiter dans l'œil de Madeline la pièce toute flambante neuve. Mais elle, se jetant à mon cou :

— Et c'était pour moi !... Et je t'ai traité d'avare !... Mon pauvre Dédé !...

— Oui, lui répétais-je, pour bien lui faire sentir comme j'étais bon, dévoué, chevaleresque et magnanime, oui, avec ça j'aurais pu m'ache-

ter un tas haut comme ça de sucre d'orge, de chocolat, toutes les bonnes choses. N'est-ce pas, maman ?

Et, pour l'achever, la pauvrete :

— Tu vois !... tu vois !...

Elle pleurait dans mon cou ; et moi, je pleurais dans son cou ; et, tout en pleurant dans nos cous, je me sentais bien, bien content ; plus content mille fois que si j'avais éclaté de rire. Et j'aurais voulu pleurer toute ma vie... oui, pleurer comme ça... dans son cou...

Cependant, mon père, toussant pour s'éclaircir la voix :

— Donc, pour le piano... pour le piano... donc, pour le piano...

Vivacité d'un repentir sincère ! Il parlait du piano, et Madeline ne l'entendait pas !

Enfin, d'une voix forte, comme s'il tenait le marteau du commissaire-priseur :

— Donc, pour le piano, tout le monde mettra du sien : Madeline, nous-mêmes... N'est-ce pas, ma chère ?... Comment, tu pleures, toi aussi ?... Ah ! nous sommes bêtes comme ces enfants... Et Dédé mettra ses treize francs...

— Cinq centimes, papa ! Tu oublies cinq centimes.

— Tu as raison : cinq centimes pour un piano. Et Madeline aura du talent !

XII

— Madeline, chante-moi quelque chose.

Tout hâlé des travaux de la moisson, je retrouvais chez nous, avec bonheur, ma blanche Madeline.

— Non, me dit-elle. Laisse-moi travailler.

Et elle se replongea dans ses interminables exercices. En essayant du revers de mon tricot mon front perlé de sueur, je m'accoudai à son piano.

Ce piano !... Lorsque, voici déjà dix-huit mois, il avait fait, dressé sur un char à ridelles, son entrée au village, à le voir ainsi roulant dans les rues, tout le monde accourut sur le pas des portes ou aux fenêtres, oh ! j'aurais dansé à l'instar du Roi-Poète devant l'Arche. Notre maison, pour le recevoir, se haussait à mes yeux comme un tabernacle. Quant à Madeline, elle s'était emparée du clavier ; vite, ses longs doigts blancs couraient, couraient sur l'ivoire, avec la volupté d'une reprise de possession, comme, après un long exil, on rentre, on court de salle en salle dans la maison de ses pères. Des accords un peu imprécis, des gammes légèrement hésitantes, marquèrent cette mémorable première minute : tout en prouvant qu'elle n'avait pas trop oublié les enfantines notions de solfège, ces premiers joyeux accords lui caressaient les doigts et l'oreille : c'étaient les voix chevrotantes de très vieux amis qui vous accueillent à votre retour, et, du seuil, vous font signe d'entrer. Et elle était contente ! Et elle me souriait ! Et elle me disait des mots gentils, des cent et des mille remerciements, à me rendre riche comme un nabab, si ça valait quelque chose, un remerciement de femme ! Aussi, à mon oreille encore neuve et à mon cœur encore plus neuf, chaque note de ces gammes d'écolière sonnait comme la trompette d'argent de l'armée céleste. Oh ! dans la douceur des choses qui s'inaugurent, mon cœur battait sur le rythme de Madeline, et chantait, lui aussi, le cantique des dédicaces.

Mais au bout de dix-huit mois, je n'avais plus l'idée de lever ainsi le menton : à quoi bon faire le glorieux, quand personne ne vous contemple ? Elle était là, et ne me voyait pas. Elle ne voyait que sa musique. En dehors de son piano, rien n'était plus. Elle qui, à l'école, était indolente comme une sultane et toujours la dernière, aussitôt juchée sur son siège à pivot, elle tendait son regard et tout son être, avec un sérieux, une passion qui lui faisait oublier le boire et le manger, et la fuite de la journée ; il fallait l'arracher de force à son instrument. Aussi, j'avais pris en haine ces éternels et sempiternels exercices : les trompettes des anges avaient trop servi. N'était-ce pas de la cruauté, d'aller ainsi

tous les trois jours à Echallens, d'en revenir les bras chargés de musique, en blonde moissonneuse d'harmonie, et, de ces jonchées de croches, demi-croches, soupirs... est-ce que je sais, moi ?... de ne pas extraire pour moi le plus petit bout de chanson ?

Ce jour-là, en particulier, son refus me révoltait. Je venais de rentrer des champs, aux côtés de mon père, avec, sur l'épaule, une petite fourche faite exprès pour moi. Il était cinq heures du soir ; le soleil était encore très chaud ; mais, dans la pièce où Madeline était assise, les arbres de notre jardin projetaient déjà leurs longues ombres mouvantes. L'éternelle fraîcheur qui respirait autour d'elle, le sourire, toujours si doux, mais si fugitif, dont elle venait de saluer mon entrée, en retournant à demi la tête et sans interrompre son jeu, son profil perdu légèrement balancé, marquant pour la joie des yeux la mesure et le rythme, tout, jusqu'au reflet d'ivoire dont elle s'auroyait, me jeta dans une extase où mon cœur vierge palpita. Il me fallait, il me fallait entendre quelque chose de beau, quelque chose de tendre, qui fit pleurer de plaisir et longuement vibrer toute ma chair en délire. Depuis quelque temps, le sommeil me fuyait ; un frisson, dont je rougissais, me courait dans les membres. C'était sa faute ! Si je ne l'avais jamais entendue, aurais-je ainsi frémi comme une harpe d'Eolide à mille frôlements mystérieux ? Puisqu'elle avait allumé dans mon âme un désir jamais assouvi d'harmonie, pourquoi se refuser à guérir... ou à raviver la fièvre qui m'était si chère ?

J'attendais toujours, sans dire un mot, mes mains rugueuses à plat sur les genoux, et je couvais d'un œil ahuri, sur ces grands cahiers, tous les vibrants petits ronds noirs et blancs qui s'aligeaient, se croisaient, s'enlaçaient, plongeaient, s'envolaient hors des portées, en fantastiques variations ; et j'essayais de suivre ces mains si agiles, qui se multipliaient, ces innombrables deux petites mains qui répandaient des milliers de notes plus étincelantes qu'une ondée au soleil. Ici, elles se jouaient sur la cime aiguë des notes claires ; là, elles s'enfonçaient dans les tons graves, en des abîmes sonores...

Enfin, tout en jouant, elle daigna s'apercevoir de ma présence, et, de ses lèvres blondes tombèrent ces mots étonnants :

— André, si l'on te criait, comme ça : « Bravo ! bravo, André Périar, bis ! bis !... »

J'ouvris de grands yeux.

— ...Oui, beaucoup de gens, des centaines de gens ?...

J'ouvris des yeux énormes.

— ...Qu'est-ce que ça te ferait ?

— A moi ? dis-je à tout hasard : rien !

Elle, avec passion :

— Eh bien, moi !... ça me ferait un bien ! Oh ! comme ça, des centaines et des centaines de mains qui battent...

(A suivre.)

Samuel Cornut.

Les jolis trousseaux s'achètent toujours

chez L. BROUSOZ

AU TROUSSEAU MODERNE
MORGES



Timbres-poste pour collections

M. Suter, 11, r. Haldimand, Lausanne

Tél. 34.366

Achat — Vente — Echange

Envois à choix à collectionneurs.

Albums.

Catalogues, Fournitures philatéliques.

C'est prouvé !!!

Lorsqu'à la fin de la journée,
Sonne l'heure du „DIABLERETS”
Chacun s'en offre une tournée
Et même deux... s'il est bien frais.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.